



PAGES RETROUVÉES

La baie d'Along.

Le lettré chinois P'ang Ting-Kouei, originaire de Tsin-Kiang (Fou-Kien) visita le Tonkin en 1688. Il s'y rendit par mer, traversa la baie d'Along, et pénétra en Annam par une embouchure du Thai-binh. Il a laissé de son voyage une relation pittoresque qui a été publiée dans la collection chinoise appelée *Chouo-ting* et dont le sinologue A. Vissière a donné une traduction dans le *Bulletin de géographie historique et descriptive* (année 1889 — p. 72 et suiv.). Nous extrayons, de cette traduction, le curieux passage relatif à la baie d'Along.

DE Giang-binh (1), trois grandes routes conduisent à la capitale du royaume. Toutes longent les côtes. Je fis l'acquisition d'une jonque du pays pour m'y rendre. En moins d'un jour, nous parvenions aux îles de Hoa-phong (ou Hoa-phuong (2)). De quelque côté que vous regardiez désormais, vous ne verrez plus que des montagnes calcaires, dont les sommets et les cavernes s'étagent, se répètent, et affectent les formes les plus

(1) Port de la préfecture de Van-ninh-châu (Hai-ninh).

(2) P'an Ting-Kouei appelle ainsi la baie d'Along. Hoa-phong est l'ancien nom du huyên de Nghièn-phong situé dans une grande île entre le cua An-khoai et le cua Nam-triêu, à peu de distance de la ville de Quang-yên. (Note du traducteur.)

diverses. Elles émergent du fond de la mer, dépourvues de sable, de terre ou de végétation. Seuls, des pins aux contours bizarres et des cyprès séculaires se frayent un passage à travers les anfractuosités de la roche, avec des contorsions extraordinaires : ils se dressent sur leurs racines enchevêtrées, dont les ramifications percent à nu. La hauteur de ces montagnes de pierre est parfois de plusieurs centaines de pieds, parfois de cent et quelques pieds seulement. Tantôt elles sont ajourées comme la pierre sculptée, tantôt elles se replient sur elles-mêmes, ou cessent brusquement. Leur apparence déroute notre imagination et ne permet pas de les comparer à d'autres objets. Parfois, si vous les contemplez, elles vous offrent l'aspect d'animaux sauvages, ou de farouches guerriers assis, couverts d'armures et le casque en tête ; parfois, c'est un chaos de cîmes, environnées soudain de ces nuages de feu qui s'y accumulent les jours d'été. Cette ressemblance, qui existait de loin, peut, d'ailleurs, disparaître lorsque vous vous rapprochez. Réelle, quand vous regardiez de face, elle cessera peut-être quand vous observerez de côté. L'atmosphère, les nuages, sont sujets à des transformations subites et inexplicables.

Ma barque flottait dans ce milieu, d'où nous ne sortîmes qu'après y avoir passé quatre nuits. Chaque fois que nous arrivions dans un lieu où les montagnes envahissaient l'espace et où la mer se rétrécissait, je me demandais presque si la route n'allait pas nous être fermée et s'il nous serait possible de passer. A la longue, cependant, un nouvel horizon se présentait à nous. De telles illusions se reproduisaient cent fois en un jour. La nuit venue, le navire était attaché au flanc d'un rocher. Des sondages nous montrèrent que la profondeur de l'eau était toujours supérieure à dix brasses. Les montagnes nous enserraient de tous côtés, sans que le vent soufflât jamais ; aussi étais-je près d'oublier, dans ces allées et venues du bâtiment, que nous naviguions en mer.

P'AN TING-KOUEI.

(Traduction de A. Vissière).

